

nait alors en Allemagne. Nos généraux, débarrassés de cette main de fer qui les domptait, les maintenait dans la ligne du devoir, et les poussait en avant, donnaient carrière à toutes leurs petites vanités, agissaient isolément, sans direction commune, sans unité, et partant sans résultat. L'impéritie de Joseph Bonaparte était peu propre à obvier à ces inconvénients. L'arrivée de Soult, qui accourait du champ de bataille de Bautzen, rétablit un peu nos affaires. Wellington se trouva en face d'un stratège consommé. Des deux parts les manœuvres furent habiles ; mais l'ennemi était trop supérieur en nombre, et Wellington franchit les Pyrénées. Il est inutile de revenir sur ce qui a été dit ailleurs au sujet de la bataille de Toulouse ; contentons-nous d'ajouter que, dans ses dépêches, Wellington avoue lui-même, avec une parfaite candeur, qu'à son entrée dans la ville, après le départ des troupes françaises, il y trouva, pour tout trophée, une pièce de canon ; encore était-elle, je crois, démontée.

Toute cette partie des dépêches, relative à la campagne d'Espagne et de France, est du plus haut intérêt pour l'appréciation des qualités particulières du noble duc. C'est un singulier homme de guerre que celui-là. Ce n'est ni un sabreur intrépide dans le genre de Murat ou de Ney ; ni un stratège audacieux, riche d'expédients et de ressources, comme Soult ou Masséna. C'est encore moins une tête épique, féconde en créations gigantesques et soudaines, à la manière de Napoléon. C'est tout bonnement le général le plus anglais des trois royaumes. Le flegme, l'énergie et la tenacité se combinent en lui dans des proportions immenses. Il accepte la bataille, mais il ne la livre jamais ou presque jamais. Il est quelquefois mou ou imprudent dans l'attaque, mais il est toujours admirable dans la résistance. Rien ne l'étonne, rien ne le trouble, rien ne l'émeut, et l'enthousiasme lui est aussi parfaitement étranger que le découragement. On a remarqué que dans ces douze énormes volumes, tout entiers consacrés à des opérations militaires, le mot *gloire* n'est pas prononcé une seule fois. Pour Wellington c'est un mot vide de sens. Il ignore ou dédaigne les ressources de la harangue ; il n'a pas non plus cette simplicité sublime de Nelson, qui se contentait de dire à ses marins, une heure avant la bataille de Trafalgar : " L'Angleterre attend de vous que chacun aujourd'hui fera son devoir." Le fond de toutes les allocutions du duc de Wellington peut se réduire à peu près à ceci : " Vous êtes bien vêtus, bien payés, bien nourris ; celui d'entre vous qui ne fera pas son devoir sera pendu." Joignez à cela une exactitude de négociant, un amour de l'ordre poussé jusqu'à la minutie, et le respect le plus scrupuleux pour tous ces pauvres petits droits que la guerre foule si souvent aux pieds. Ce généralissime de trois armées aligne des chiffres comme Barème, distribue à chacun de ses corps, en même temps et sur le même ton que le blâme ou la louange, son contingent de capotes, de souliers, de vivres et d'argent.

Il y a, à ce sujet, une page curieuse : c'est une lettre de lord Wellington à lord Bathurst, datée de Saint-Jean-de-Luz, où le duc se plaint très amèrement et très longuement au ministre. Le gouvernement le laisse, dit-il, manquer de tout. Il lui est impossible de vaincre sans argent ; l'armée est accablée de dettes, et, pour compléter ce tableau, il ajoute, avec un accent parfait de vérité : " Je n'ose pas sortir de ma maison à cause de mes créanciers qui m'assiègent publiquement pour demander le paiement de ce qui leur est dû." Veuillez bien vous rappeler que Wellington est alors en pays ennemi, et qu'il a près de cent mille hommes sous les armes ; souvenez-vous de la manière dont certains de nos généraux payaient leurs dettes en Italie et en Espagne, et peut-être trouverez-vous

quelque chose de bizarre dans ce vainqueur qui se cache dans sa maison pour échapper aux créanciers de son armée. Grâce à cette rigidité morale, lord Wellington était parvenu à donner aux troupes anglaises une tenue parfaite de discipline ; mais il n'avait pas peu à faire pour mettre sur le même pied ce ramassis d'Espagnols et de Portugais qui se précipitaient sur la France comme sur une proie destinée à les dédommager amplement des misères semées chez eux par nos conquêtes. " Je commande, écrit-il quelque part, les plus grands coquins (*the greatest rascals*) de toutes les nations du monde." Et il ne trouve pas de meilleur moyen pour les empêcher de piller que de les tenir sous les armes des journées entières. Un jour, un brave homme des environs de Bayonne écrit au généralissime pour lui demander des nouvelles d'une jument à lui et d'un fusil de chasse que les Espagnols lui ont volés ; et voilà lord Wellington qui, entre une bataille livrée et une bataille à livrer, se met en quête de la jument et du fusil. Ne pouvant parvenir à les découvrir, il écrit au réclamant une lettre délicieuse de bonhomie, où il lui fait part de l'inutilité de ses recherches, et l'invite à venir lui-même au quartier-général, pour l'aider à trouver la jument et le fusil.

Après l'abdication de Napoléon, lord Wellington arriva à Paris, mais il n'y passa cette première fois que très peu de temps. Élevé au rang de duc (il avait déjà été nommé feld-maréchal après la bataille de Vittoria), il fit à Londres un voyage triomphal, et ne tarda pas à être envoyé au congrès de Vienne comme représentant de l'Angleterre. Les Viennois l'accueillirent avec empressement. M. de Metternich le fêta à sa manière, qui est un peu celle de Catherine de Médicis, et, comme sous son extérieur grave et froid, l'illustre guerrier est constitué à la Henri IV, qu'il a le faible des grandes âmes, et que les beautés autrichiennes sont très sensibles à la gloire, ses succès furent nombreux et de plus d'un genre. Le congrès *danse* et ne *marche* pas, disait le spirituel prince de Ligne, et au même moment éclatait comme une bombe la nouvelle du débarquement de Napoléon.

A Vienne on avait peine à croire à cet acte, qu'on qualifiait de folie ; les plus fortes têtes déclaraient que Napoléon périrait à son premier pas. Lord Wellington connaissait mieux son homme et la France : " S'il est débarqué, il est à Paris," dit-il à quelqu'un ; et il s'empressa de se mettre à la disposition du congrès, qui le nomma généralissime des armées alliées. Cela fait, il se rendit en toute hâte dans les Pays-Bas, pour y concerter un plan de campagne avec Blücher, et triompher une dernière fois dans le plus meurtrier de tous ces combats de géants qui forment l'Iliade impériale.

(A continuer.)

